



Vue de Luxembourg vers 1790 d'Alexandre Noël (Musée National d'Histoire et d'Art)

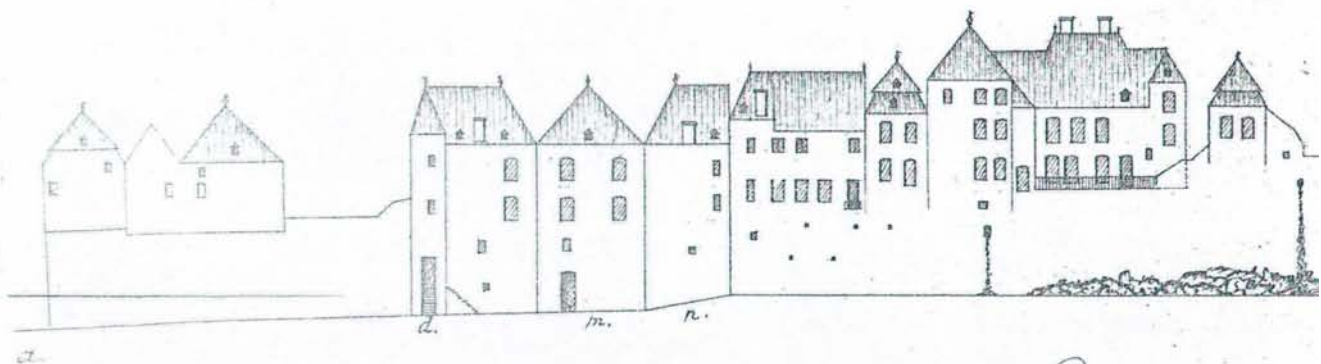
Les campagnes victorieuses de l'année 1794 avaient donné à la France la maîtrise des territoires situés sur la rive gauche du Rhin. Cependant deux places fortes résistaient à l'avance des troupes révolutionnaires: Mayence et Luxembourg. Le 21 novembre 1795 le général français René Moreaux investit la forteresse de Luxembourg avec une armée de plus de 25.000 hommes. La garnison autrichienne commandée par le vieux feld-maréchal de Bender de même que la population civile se trouvaient coupées du plat-pays. Le blocus de la ville allait durer plus de six mois. Au printemps 1795 les réserves de farine et de bois de chauffage s'épuisèrent alors que l'espoir de voir une armée de secours

venir délivrer les assiégés s'estompait au fil des jours. Affamés, les soldats commencèrent par abattre les chevaux pour distribuer leur viande. Le 30 mai de Bender réunit un conseil de guerre qui décida à l'unanimité la reddition de la place. Après quelques tractations qui devaient permettre à la garnison autrichienne de sortir de la forteresse avec les honneurs de la guerre, la capitulation fut signée le 7 juin au quartier général français de Itzig. Au moment où la dernière colonne autrichienne quitta la ville, les troupes et les représentants de la République firent leur entrée triomphale. Leur premier soin fut de planter sur la place d'Armes un „arbre de la liberté”.

Quelle fut cette ville que la Révolution française ajouta à la longue liste de ses conquêtes? En vantant la valeur militaire de Luxembourg, Carnot la compare à la citadelle de Gibraltar. Un autre Français, le dessinateur et arpenteur Boitard, souligne dans sa description aussi les charmes plus paisibles de la petite bourgade. „La ville de Luxembourg proprement dite est assez jolie, la plupart des rues sont larges et bien percées et les maisons sont de trois et mêmes quatre étages bâties en pierre et couvertes en ardoise, la Place d'Armes est formée d'un carré long, ombragé sur trois faces d'une double rangée de tilleuls et sur la quatrième est un corps de garde qui fait vis-à-vis à une fontaine publique d'une forme octo-

La Ville de Luxembourg en 1795

Développem.

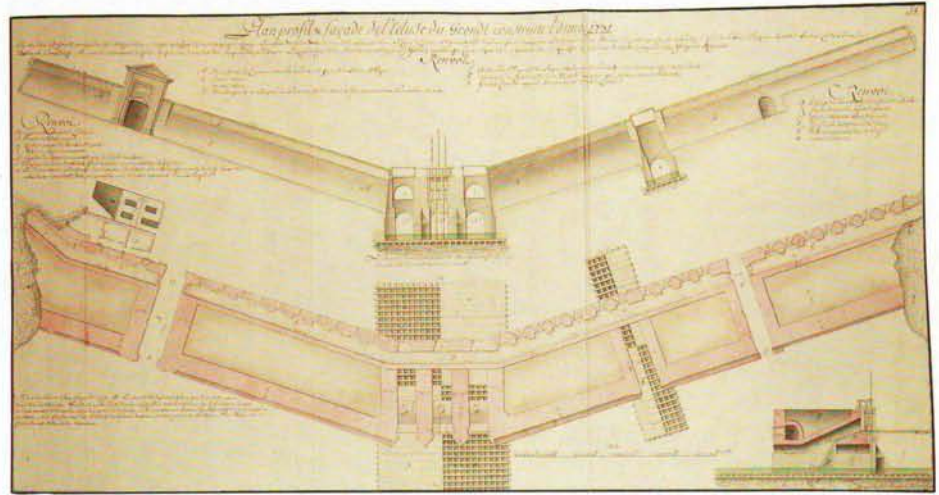


Face au Nempare et

gone." Brosset un tableau d'une ville il y a deux cents ans, n'est pas une chose facile. Les représentations originales et fidèles, datant de cette époque, sont très rares. Il existe quelques gravures ayant comme sujet la prise de Luxembourg par les troupes révolutionnaires et qui font apparaître la silhouette de la ville reléguée à l'arrière-plan. Deux dessins à la plume rehaussée d'aquarelle et de gouache, portant la signature d'un artiste inconnu Noël, offrent une vue sur Luxembourg à partir des hauteurs de Clausen d'une part et de Verlorenkost de l'autre. Puis, plus inattendus, plusieurs croquis que Johann Wolfgang von Goethe a laissés comme témoignage de son séjour dans la forteresse du 13 au 21 octobre 1792. La rareté des représentations visuelles s'explique sans doute par le fait que les autorités de la garnison ont voulu préserver le secret militaire en interdisant l'édition et la diffusion de plans. Vue sous cet angle, même la représentation artistique pouvait devenir suspecte. Néanmoins nous possédons une source d'une exceptionnelle richesse qui restitue l'image de la ville dans sa réalité d'il y a deux cents ans. Il s'agit du plan-relief conservé à Paris et dont une copie est actuellement exposée au Cercle municipal. En 1802, Martin Boitard, employé au Dépôt des Plans en Relief à Paris, fut envoyé à Luxembourg avec la mission de faire „les dessins de toutes les façades, des isles des maisons, des cours et jardins” et ceci dans le but de réaliser une maquette de la ville à l'échelle de 1:600 qui prenne place dans une collection déjà commencée sous Louis XIV.

Sur le plan relief tout comme sur les autres représentations, les ouvrages militaires dominent. En 1795 Luxembourg compte indéniablement parmi les principales forteresses en Europe et mérite pleinement son nom de Gibraltar du nord. Le dispositif défensif en place est en grande partie l'oeuvre des Autrichiens. De 1684 à 1688 Vauban avait commencé à renforcer les premiers bastions espagnols et à fortifier les hauteurs du Pfaffenthal et du plateau Bourbon. Mais ce furent les ingénieurs autrichiens qui au cours du 18^e siècle ont ajouté des enveloppes et des lunettes et ont multiplié les forts extérieurs. Ils ont creusé 42 chambres d'artillerie dans les flancs de la vallée de la Pétrusse et ont perforé le Bock d'un réseau de casemates. En dessous de la forteresse visible il y avait désormais une forteresse souterraine, formée de galeries, de contre-mines et de casemates à l'abri des bombes ennemies. Outre des ouvrages plus classiques, les Autrichiens avaient construit trois écluses dans les vallées de l'Alzette et de la Pétrusse, accentuant ainsi le caractère infranchissable du fossé naturel qui entourait la ville des côtés est et sud. L'écluse Bourbon permettait d'inonder la vallée de la Pétrusse jusqu'à Hollerich, l'écluse du Grund de mettre sous

Les Autrichiens avaient construit trois écluses dans les vallées de l'Alzette et de la Pétrusse, accentuant ainsi le caractère infranchissable du fossé naturel qui entourait la ville des côtés est et sud.

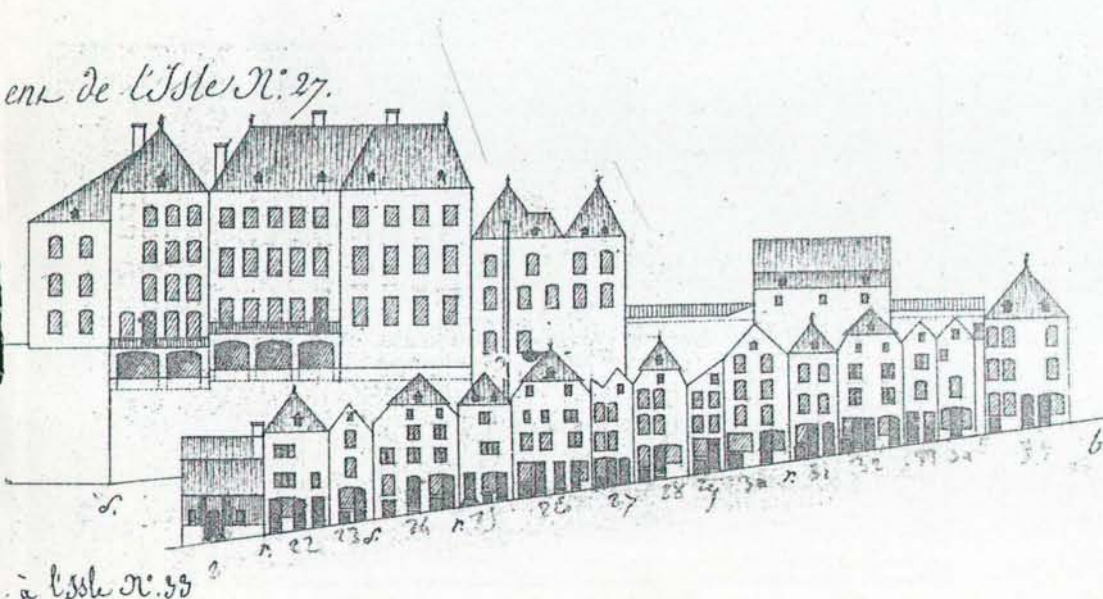


L'écluse du Grund (Atlas des bâtiments militaires)

eau la vallée de la Pétrusse et la vallée de l'Alzette jusqu'à la Pulvermühle et l'écluse de Mansfeld de noyer Clausen.

Le plan-relief évoque ce qu'a été le formidable carcan étoilé de bastions et de demi-lunes qui a jadis enfermé la ville ouverte aujourd'hui. Celle-ci fut d'un accès pénible. Le voyageur qui venait d'Arlon devait contourner le front de la plaine pour pénétrer par la Porte-Neuve. Quelqu'un qui approchait Luxembourg par le sud devait descendre dans le Grund pour remonter ensuite la rue Large vers le Marché-aux-Poissons. L'habitat se concentrait à l'intérieur des remparts où l'espace non encore bâti commençait à se faire rare. Les restrictions du rayon militaire interdisaient les

La rue Large en 1802, dessin de Martin Boitard (Musée des Plans-reliefs, Paris)



La rue Large en 1802, dessin de Martin Boitard (Musée des Plans-reliefs, Paris)

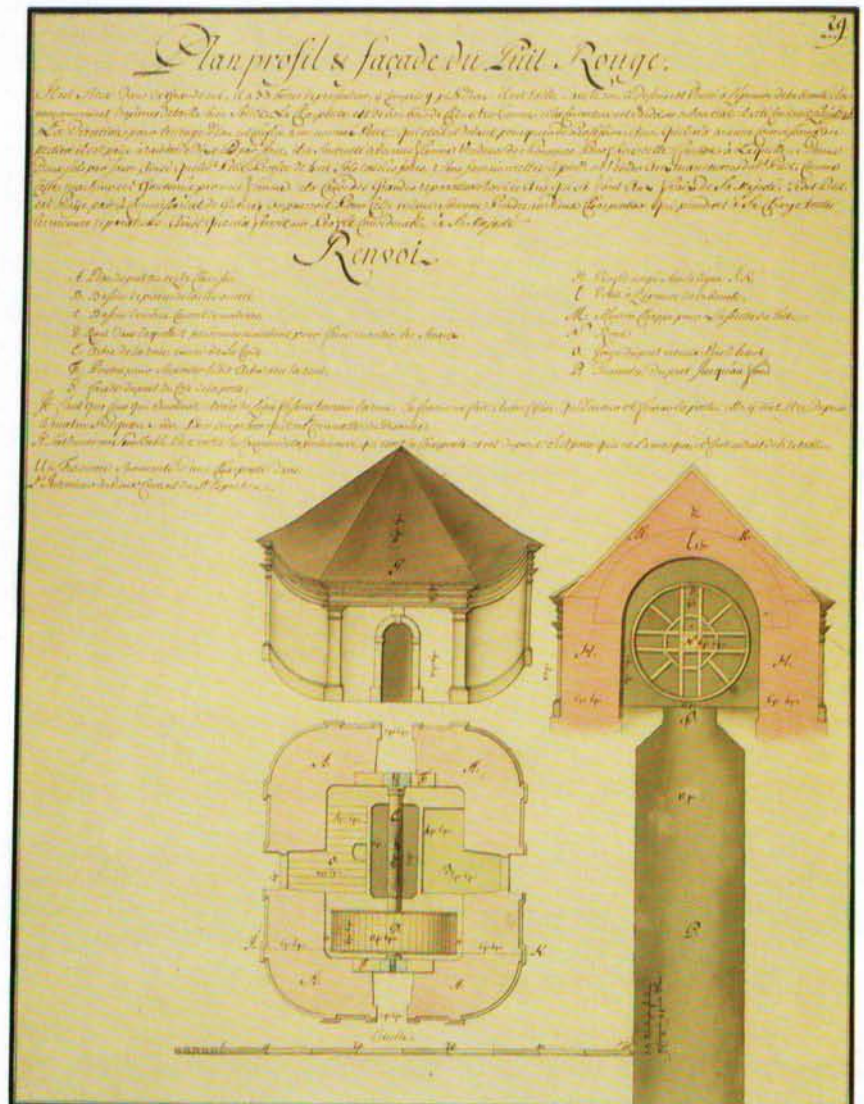


Plan manuscrit de la forteresse au 18^e siècle (Musée d'Histoire de la Ville de Luxembourg)

constructions à proximité du glacis et empêchaient dès lors une extension de la ville au delà des ouvrages de fortification. A l'intérieur de la forteresse les militaires et la population civile vivaient côte à côte. Alors que les hommes de la troupe dormaient dans les casernes, les bourgeois avaient l'obligation de loger les officiers avec leur famille chez eux. En 1787 les habitants avaient protesté en vain contre la promiscuité excessive en insistant que „le logement gêne la construction de maisons et expose les enfants en sortant du sein de leur mère à la corruption du soldat”.

Mais plus que le logement militaire ce fut la question de l'eau qui conditionnait la vie des habitants. Le problème de l'eau se posait différemment selon qu'on habitait dans la ville haute ou dans la ville basse. L'approvisionnement était assez aisé dans le Grund et le Pfaffenthal situés le long des rivières et au pied des falaises d'où jaillissaient des sources. Plusieurs fontaines alimentaient les habitants en eau. Aussi la basse ville abritait-elle les activités qui dépendaient de l'eau comme matière première ou comme source d'énergie. Meuniers, tanneurs, brasseurs, teinturiers et tisserands s'installèrent au bord de la rivière dans laquelle étaient également évacuées les eaux usées de la ville. Le Grund et le Pfaffenthal étaient devenus les quartiers industriels de Luxembourg où vivaient surtout des artisans et des journaliers. La ville haute bâtie sur le roc n'avait pas de sources. L'eau potable fraîche devait être transportée par des porteurs depuis la vallée jusque dans la ville haute. Il y avait le „Waassermann” comme il y avait la laitière. Pour la cuisine, la toilette et tous les autres usages du ménage les gens se servaient de l'eau des citernes dans lesquelles on

Le Puits Rouge (Atlas des bâtiments militaires)



recueillait la pluie des toitures. Les plans de la ville indiquent plusieurs puits. Mais les puits du Château, du couvent des Franciscains et du monastère du Saint-Esprit étaient privés. Celui des casernes de la Porte-Neuve était réservé aux besoins de la garnison. Il restait seulement deux puits, celui de la Place d'Armes et le Puits Rouge de la Grand-Rue, ouverts à l'usage du public. A l'intérieur de la maisonnette qui les enveloppait, l'installation consistait en une grande roue en bois dans laquelle plusieurs soldats marchaient pour faire remonter les seaux remplis d'eau.

Dans la plupart des rues de la ville se côtoyaient des habitations modestes, suites de maisons étroites parfois interrompues par des édifices plus importants et plus riches. Dans cette forteresse à l'étroit on peut s'étonner de la surface occupée par les églises, les couvents et leurs refuges. Les Bénédictins de Neumünster, les Capucins, les Récollets, les Dominicains, les religieuses de Sainte Elisabeth et les Chanoines de la Congrégation de Notre-Dame possédaient des bâtiments conventuels plus ou moins étendus à l'intérieur des remparts. L'église et le monastère des Franciscains aujourd'hui complètement disparus étaient le plus beau sanctuaire de la ville. Les plus illustres personnalités tel le comte de Mansfeld ou le gouverneur Beck s'y faisaient enterrer. Les dimensions de ce couvent dont dépendaient de vastes jardins restent sensibles dans le tissu urbain là où aujourd'hui se trouve le plus grand espace vide du centre ville, la place Guillaume. Seules quelques demeures nobiliaires pouvaient tenter de rivaliser avec l'opulence architecturale des propriétés ecclésiastiques. Un des plus splendide hôtel particulier était la

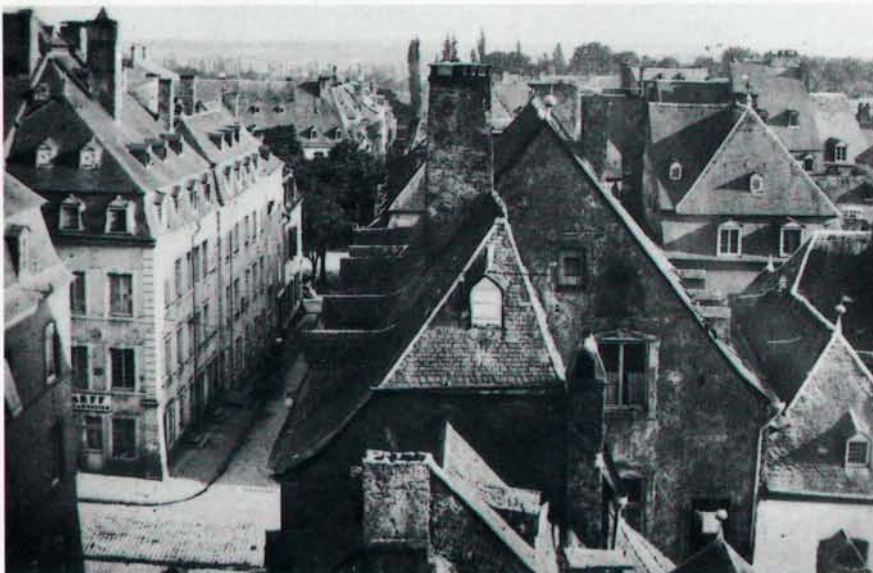


maison de style baroque appartenant à la famille de Mareschal de Bâle, située coin rue Philippe II et rue Notre-Dame. Démolie en 1952, son portail d'entrée a été intégré dans la cour du nouveau bâtiment (actuellement Ministère de l'Education Nationale). Un autre exemple était la demeure spacieuse des comtes de Wiltz, située dans la rue du Saint-Esprit et aujourd'hui occupée par l'Administration des bâtiments publics. Lorsqu'en 1794 les troupes révolutionnaires encerclaient la forteresse, les de Custine de Wiltz s'enfuirent en Allemagne après avoir caché leur vaisselle et leurs bijoux sous le plancher de l'hôtel. Quelques mois plus tard les Français étaient entrés dans la ville et imposaient à la population une

lourde contribution de guerre. Le maçon qui avait enfoui l'argenterie trahissait alors le secret. Le trésor des comtes de Wiltz valait bien 600.000 livres. La somme fut utilisée pour payer l'impôt.

Le nouveau régime français allait apporter peu de modifications à l'architecture de la ville. Par contre beaucoup d'immeubles changeaient de propriétaire. Par la loi du 15 fructidor an IV (1^{er} septembre 1796), le Directoire supprima les ordres religieux. Les bâtiments conventuels devenaient des biens nationaux. Le couvent des Franciscains fut utilisé comme magasin militaire puis comme marché aux blés. L'abbaye de Neumünster accueillait la prison et la gendarmerie. La propriété des personnes qui avaient émigré, fuyant devant la Révolution, fut également confisquée et vendue aux enchères. Les nouveaux notables et riches bourgeois acquirent les anciens refuges et maisons nobiliaires qui leur offraient un cadre de vie en accord avec leurs aspirations sociales.

La "Kuelegaass", aujourd'hui prolongation de la rue des Capucins, en 1865 (Photothèque de la Ville de Luxembourg)



Guy Thewes
Danièle Wagener